

# Sur son vélo grinçant et sans âge...

---

Fernand Deligny  
*La septième face du dé*  
Hachette éd.

Un schizophrène catatonique nommé Gaspard Lamiral. Un surveillant-chef qu'on appelle l'amiral... C'est déjà dire que nous sommes dans un univers analogique, métaphorique, où l'asile est une escadre, les pavillons des vaisseaux, pétrifiés là sur cette mer du temps, toujours, comme on sait, *recommencée*. Le récit est placé d'emblée sous le patronage de Melville et de Conrad. Ceci nous invite à le lire au second degré, c'est-à-dire au troisième : que représente la mer elle-même ? de quoi est-elle la métaphore ?

Sur son vélo grinçant et sans âge, Dernouville, dit l'amiral, va et vient dans l'asile, omniscient, omniprésent, omniprévoyant — activité incessante et apparemment gratuite qui n'a sans doute d'autre but que de tisser et retisser le filet du temps, ou plutôt de tisser au fil du temps le filet de

l'éternel présent asilaire, où rien ne doit advenir. L'asile n'est qu'un espace, toute histoire y est abolie, hors-jeu — il n'arrive au plus que *des* histoires, incidents, emmerdements manifestant si on veut un suintement, une infiltration de temps : malgré tout, le navire prend l'eau, il faut repérer ces infiltrations, écoper, colmater. D'où l'amiral.

Nous sommes en 1930. Des centaines d'hommes largués là (l'asile est bien sûr unisexué), la plupart ont fait la guerre et tout le monde en a vécu le temps, mais la Raison y a sombré corps et biens : si cette guerre est faite par des gens normaux, sensés, raisonnables, pourquoi, se demandent certains — pourquoi ne pas passer plutôt la barrière, pourquoi ne pas chercher le sens dans la folie, pourquoi ne pas se donner rendez-vous à l'asile ? Même ici, la guerre a pourtant laissé sa marque dans la terre : un énorme trou d'obus que personne ne semble avoir jamais songé à combler — il reste là, béant, attirant dans son entonnoir ceux qui

ne parlent pas, ceux qui n'ont rien à dire — lieu mythique, mystérieux ombilic plongeant vers les puissances infernales.

Peu s'en faut d'ailleurs, pour peu que la pluie y ait tendu le miroir de Narcisse, qu'il ne les aspire, les engloutisse : Camille, l'enfant mutique, et Gaspard, le schizophrène fou de lumière qui pourtant, par un trajet chthonien où l'on affronte toutes sortes de morts (jusqu'à y risquer son identité : personne n'est sûr de n'y être pas pris pour un autre), s'y rend comme tiré par un aimant, guidé par une boussole.

Attirés, fascinés eux aussi par ce qu'on ne doit pas nommer la folie (le mot est proscrit à l'asile), par l'existence de ce Gaspard Lamiral à l'identité incertaine (son vrai nom est peut-être Antoine de Lisle de Lami-

rande, à moins que le récit où il figure sous ce nom ne soit une pure fabulation), qui est le véritable organisateur de l'asile, le *Roi*, la pièce maîtresse autour de laquelle se joue toute la partie... Attirés, fascinés par lui, oui, ceux qui restent de l'autre côté de la ligne et ne connaissent que par bouffées, par brèves éclaircies, cette conscience « infinitive » si lumineuse, si transparente, si évidente qu'on peut bien se demander si ceux qui en ont obtenu la grâce ont vraiment quelque chose à *retrouver*, et si ils y ont après tout vraiment perdu...

*« Il y a des moments où la vie est si simple que vivre existe, à l'infinitif.*

*Ces moments sont rares ; aucun de ceux qui les vivent ne les pensent et ils persistent intacts dans les mémoires ; personne ne peut se dire*

*pourquoi ; pas une once d'événement ; le temps s'arrête ; en fait, ce sont les consciences qui sont arrêtées ; rien qui ressemble à de la joie ; il s'agirait plutôt de gravité et de tels moments se gravent au plus profond de tout un chacun... »*

La septième face du dé, celle qui ne sort jamais que hors-jeu, hors l'espace de la « domestication symbolique », cette facticité où nous ne quittons un rôle social que pour en revêtir un autre, indéfiniment — cette septième face du dé, elle se manifeste par exemple au narrateur dans la cellule monacale où, instituteur détaché à l'asile, il demande un temps à être logé : c'est le mur blanc, éclairé de front par une lucarne, où sa silhouette vient parfois s'inscrire dans une ombre d'un noir violent. Aussi bien tout le roman, où insiste l'image de l'échiquier et du jeu de dés, se déroule-t-il sur fond de noir et blanc. Les rares couleurs (bleu de l'uniforme des gardiens, rouge du pull-over de Gisèle) y font tache et accrochent un instant le regard. Jusqu'à l'uniforme des malades, de gros velours brun à l'origine, qui avec le temps se délave et tend vers un blanc indéfinissable...

Bien des choses donc dans ce livre étrange qui intéresseront les Kenneth White (ce mec-là, soit-dit en passant, je me demande bien ce que son obsession du blanc a à voir avec son nom, qui paraît-il, n'est même pas un pseudonyme). Mais l'entreprise de Deligny se situe aussi, me semble-t-il, un peu dans la même veine que deux autres romans parus depuis un an : *Cours, Hölderlin !* de Jacques Teboul (1), et *l'Enfant au chien-assis*, de Jos Joliet (2). Au départ de ces trois œuvres, un pari impossible à tenir : évoquer dans le temps d'un récit ce qui échappe au temps, à la représentation, à la pensée même :

*« Il y a des mots qui n'existent pas. Impossible alors de penser les événements. »*

*C'est à partir de là que le périple de Gaspard Lamiral s'est amorcé.*

*Et c'est aussi à partir de là que mon travail commence ; je me suis donné pour tâche de raconter le long*

*trajet, bien qu'il n'y ait pas de mots pour ce faire... »*

Autant dire qu'il s'agit d'un récit-limite et que ce n'est pas un hasard si, comme les deux auteurs que je viens de citer, ce que Deligny met en ligne, c'est l'impensable psychotique. Sa force est d'avoir lié dans un même récit cet impensable, les institutions qu'il suscite et l'inscription, à la limite de cet impensable, du récit lui-même. Il vient ici à Deligny, pour rendre compte de ce travail, une bien belle image :

*« Il y avait bien un vide, un creux, et ce qu'il racontait frappait là où c'était creux et nous écoutions la résonance. Mais ce qu'il racontait ne se perdait pas dans le creux. Les mots ricochaient, ils restaient enchaînés les uns aux autres, et en enchaînant une*

*phrase à l'autre, ça faisait une histoire qui décorait la face extérieure de l'écuille vide. »*

Si je ne craignais de me faire assommer par Deligny, j'ajouterais que cette histoire d'écuille pourrait assez bien illustrer, aussi, ce qu'est une psychanalyse.

R. G.

1. Voir *Q.L.*, n° 310.

2. Voir *Q.L.*, n° 326.

---